L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE MATIN, 11 AVRIL.

Chronique Théâtrale.

CONCERTS.

Bénéfices.—Mlle Henriette de Joly. Mlle Liogier.
Grand concert sacré de M. Curto. Mélodie Sacrée de M. Rolling. Mlle Mouton. Mlle Carlone Boulguy.
Dernier concert de Mlle de Murska. Effet qu'elle produit dans la scène de folie dans "l'Hamlet" d'Ambroise Thomas. Comparaison entre Ophélie et Lucie de Lammermoor.

Les bénéfices se suivent de près à l'Opéra, et nous annoncent que nous nous acheminons rapidement vers la fin de la saison théâtrale. Mardi on donnait l'*Africaine* pour celui de Mlle Henriette de Joly. Cette jeune artiste a reçu, à son entrée, autant de bouquets que ses mains pouvaient en tenir. Nous n'avons d'ailleurs rien de bien particulier à dire de cette représentation. Mlle de Joly s'y est montrée telle qu'elle a été dans tous ses rôles, depuis qu'elle a paru sur notre scène. C'est toujours la même voix, fraîche, bien posée, juste quand elle ne se force pas dans les notes hautes; c'est toujours la même vocalisation légère et correcte.

C'est déjà beaucoup, sans doute; mais ce n'est pas assez.

Il est temps que Mlle de Joly s'applique à dépouiller les langes de l'école, et songe à conquérir son autonomie, c'est-à-dire à s'inspirer d'elle-même. Un mécanisme parfait ne constitue pas l'art, il n'en est que le commencement; la musique est un langage qui sert, comme tous les autres, à exprimer des pensées, des sentiments, à peindre des situations plus ou moins dramatiques.

Mlle Liogier a eu son tour jeudi, dans *Zampa* donné en matinée. Craignant, à tort ou à raison, que le public n'eût conçu quelque prévention contre elle, elle a eu l'heureuse idée de lui adresser une lettre pour dissiper cette fâcheuse impression. Elle a obtenu l'effet qu'elle en espérait. Un joli auditoire assistait à son bénéfice; une masse de bouquets, et deux cadeaux discrètement enveloppés, sont passés du parquet sur la scène.

Un événement important s'est accompli dans notre monde musical, mercredi. M. Curto a fait entendre, à la salle Grunewald, un *Requiem-Oratorio* de sa composition, et des fragments de son premier et de son second *Stabat*. Le vénérable maestro réside depuis si longtemps parmi les Louisianais qu'ils le considèrent comme un des leurs, et ils en sont aussi fiers qu'ils le seraient d'un compatriote. Ils se font gloire des trois Américaines, ses élèves, qui aujourd'hui occupent une place distinguée dans la carrière lyrique. M. Curto a fait l'éducation musicale d'une foule de jeunes gens, dont notre société s'honore, et il est en voie d'en former d'autres. Depuis vingt-cinq ans, on l'a toujours trouvé prêt à apporter son concours désintéressé à des solennités artistiques organisées pour venir en aide à des institutions ou à des familles, qui avaient à lutter contre des circonstances malheureuses.

Malgré les occupations et les préoccupations de ce que l'on est convenu d'appeler la vie pratique, M. Curto a trouvé le secret de composer des opéras, et quantité d'œuvres appartenant au genre religieux.

C'est à ce dernier genre que ce respectable et désintéressé maître est plus spécialement adonné. La musique religieuse, prise dans un sens élevé et large, est incontestablement la plus belle de toutes, planant au-dessus du monde matériel, elle s'occupe des rapports établis aux heures de recueillement, entre l'âme humaine et la source de lumière dont cette âme est un rayon. Elle berce l'esprit dans la contemplation des vérités éternelles, elle le console, elle en verse l'oubli des souffrances et des désenchantements de la vie terrestre, elle l'enivre d'espérance, et, de sphère en sphère, elle le conduit à celle où brille l'amour que n'empoisonne jamais la crainte de la séparation.

Le *Requiem Oratorio*, qui a rempli la plus grande partie du concert de mercredi, n'est pas une œuvre qu'il soit permis d'analyser après une première audition. Il y a là le fruit d'une science et d'un labeur qui demanderaient, pour être appréciés à leur juste valeur, une observation plus approfondie et le temps de la réflexion. A peine pourrons-nous esquisser, au courant de la plume, l'impression que nous avons rapportée de cette soirée musicale.

Pour écrire de la musique religieuse, il ne suffit pas qu'un compositeur, si habile qu'il soit, se mette à l'œuvre en disant: "Je vais écrire dans le style religieux." Il faut d'abord qu'il ait le sentiment religieux, et ce sentiment, croyez-le bien, n'est pas donné à tout le monde. M. Curto le possède à un haut degré. Il en donne des preuves manifestes, sous différentes formes, dans toutes les parties de son *Requiem-Oratorio* et de ses deux *Stabat*.

Nous avons marqué, séance tenante, des morceaux qui nous plaisaient le plus, et remarquant que nous avons sous les yeux le programme avec toutes ses petites croix notées, nous sommes dans l'embarras, il serait impossible de faire entrer chaque morceau, avec des appréciations explicatives, dans le cadre d'une causerie consacrée à résumer les faits de toute une semaine, et à les soumettre rapidement aux opinions de la critique.

Quoi si M. Curto nous pressait et nous décidait à faire un choix une citation, nous lui dirions: "Votre *Pro Jesu* pour mezzo soprano avec chœur et orchestre, embelli par la voix et la personne de Mlle Thérèsa Cannon, nous a charmé. On parierait que c'est un des morceaux que vous avez écrits avec le plus d'amour. Ce qu'il y a de certain, c'est que vos auditeurs l'ont applaudi avec une énergie qui atteste notre préférence."

Après la seconde partie du concert, Mlle Mouton élève de M. Rolling, professeur de piano, a joué une mélodie sacrée composée par son maître. Cette jeune personne se présente avec une grâce qui prévient le public en sa faveur. Aux avantages extérieurs de sa personne elle joint un véritable talent. Il y a chez elle plus qu'une exécution parfaite, il y a l'intelligence qui saisit bien le sens de l'œuvre qu'il s'agit d'interpréter.

La Mélodie Sacrée de M. Rolling demande de la réflexion pour être appréciée comme elle le mérite. Au premier abord elle a quelque chose d'étrange; mais dès qu'on a pénétré l'esprit dans lequel l'auteur l'a écrite, on s'identifie avec lui, on l'écoute avec intérêt. Cette mélodie est essentiellement une rêverie ascétique; c'est une tendre et délicate fleur éclose dans une âme solitaire causant avec elle-même, sous le regard de Dieu.

Rappelez-vous un de ces chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, où la pensée, dégagée de toutes les attaches des passions, se replie sur elle-même, et, plongée dans l'abstraction la plus absolue, parle toute seule, pleure, gémit, prie, espère et appelle Dieu à son secours; faites cela, et vous aurez une idée du poème musical de M. Rolling.

Il faut toujours se placer au point de vue de celui qui compose, sinon on ne le comprend pas, et on est injuste.

En résumé, Mlle Mouton est une jeune pianiste distinguée qui donne une haute idée de l'enseignement de son professeur, et la mélodie sacrée de M. Rolling prouve qu'il aime à s'élever vers ces régions sereines, où l'âme cherche la paix et se repose dans la foi et l'espérance.

Au moment où nous achevons les lignes qui précèdent, on nous remet la carte de Mlle Carlotta Boulguy, et nous apprenons qu'elle se propose de donner un concert le 28 avril. Cette jeune personne est la fille d'un ami d'enfance que nous n'avons pas oublié, elle est l'élève de Mme Boudousqué, et possède une jolie voix de chanteuse légère. Nous nous ferons un plaisir, dans la modeste sphère de notre influence, de l'aider à mener à bonne fin une entreprise dont le succès est désiré par tous ceux qui la connaissent, elle et l'estimable famille à laquelle elle appartient.

La troupe de M. de Vivo a pris congé du public de la Nlle Orléans; elle est partie mercredi soir pour Memphis, d'où elle doit se rendre à St Louis, puis à San Francisco.

On avait espéré que Mlle de Murska nous aurait fait ses adieux par une belle représentation au théâtre de l'Opéra. Cette attente ne s'est pas réalisée; c'est à la matinée de mercredi, à la salle Grunewald, que l'on a entendu cette cantatrice pour la dernière fois.

Quoiqu'elle ait purement et simplement chanté la grande scène de folie de l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, elle a donné une idée de ce que ce morceau, isolé du jeu, eût produit au théâtre! C'était la seconde fois qu'elle le chantait à la salle Grunewald. Comme à la première audition, l'impression produite sur ses auditeurs a été saisissante; elle a été même plus profonde qu'au concert précédent. La cantatrice tenait un cahier de ses deux mains, ce qui indiquait qu'elle était bien décidée à ne pas faire le moindre geste. Mais, qu'elle le voulût ou non, sa physionomie a suppléé à l'action scénique; tout ce qu'il y avait de douleur dans sa voix, s'est reflété sur son visage naturellement expressif.

Ophélie est une des créations les plus vivantes du génie de Shakespeare; elle est palpitante de vérité, parce qu'elle est sortie de son cœur. Il avait dû en rencontrer le modèle sur ce théâtre du monde, où, pour qui sait voir, s'accomplissent à chaque instant des drames plus déchirants que n'en saurait rêver l'imagination des poètes. Quelque jeune fille trompée dans son amour et devenue folle, avait sans doute frappé sa vue et rempli de tristesse sa grande et belle âme. Voilà pourquoi son Ophélie vous touche jusqu'aux larmes.

Quand on écoute Ambroise Thomas cherchant à peindre le délire d'Ophélie, le souvenir de la folie de Lucie de Lammermoor se présente à votre pensée, et la comparaison s'établit d'elle-même. La manière de traiter le sujet est bien différente, et pourtant les deux maîtres sont dans le vrai.

Chez Donizetti la phrase est abondante, elle coule de source, et se prête avec flexibilité à tous les caprices, à tous les mouvements opposés d'une âme que la raison ne gouverne plus. Il y a des personnes chez qui l'aberration mentale développe une facilité d'élocution extraordinaire; elles trouvent, pour exprimer leurs conceptions délirantes, une richesse de mots qui vous étonne. C'est parmi les folles de cette espèce qu'il faut placer la Lucie de Donizetti.

Il y a moins d'idées mélodiques dans l'Ophélie d'Ambroise Thomas, mais il les présente sous une forme qui leur donne une force irrésistible. La phrase est courte, haletante, suspendue. C'est précisément la marche heurtée de cette phrase, qui lui donne tant de puissance. Les larmes sont si près du rire, dans la folie d'Ophélie, que la douleur (qu'on nous permette de parler ainsi) coupe la parole à la gaîté.

A peine la pauvre fille a-t-elle lancé dans l'air son joyeux *tra la la*, que son cœur se serre; elle veut recommencer, et elle sanglote.

Dans le délire de Lucie, la tristesse se revêt de grâce et de poésie; on pleure avec elle, et il y a une certaine douceur dans ces larmes sympathiques. La souffrance d'Ophélie est poignante; elle vous communique la navrante amertume de son désespoir, elle vous fait subir une torture morale à laquelle on a hâte de se soustraire.

Mlle de Murska a chanté cette scène de folie avec un accent de vérité qui a profondément ému son auditoire. Le silence dans lequel on l'écoutait, avait quelque chose de solennel comme la tristesse qu'inspire le spectacle de la folie, et de lugubre comme le chagrin sans remède.

Pendant l'intermède qui suivit cette scène d'Hamlet, Mlle de Murska reçut la visite de quelques personnes parmi lesquelles nous nous trouvions. Elle était souffrante et triste, et croyait qu'à cause de cela elle n'avait pas chanté aussi bien que d'habitude. "Gardez-vous bien d'emporter cette impression, lui dit-on; jamais vous n'avez mieux chanté qu'aujourd'hui; on eût dit que vous mettiez toute votre âme dans les paroles d'Ophélie, pour nous faire vos adieux."

Et c'était la vérité. Oui, quand une artiste vous émeut comme venait de le faire Mlle de Murska, c'est son âme elle-même qu'elle épanche dans la vôtre, c'est sa vie qu'elle dépense pour vous plaire.

Elle est partie, l'aimable chanteuse qui nous a fait passer, à nous tous, quelques unes de ces heures de jouissance intellectuelle, qui forment une si salutaire et si douce diversion aux préoccupations et aux ennuis qu'amènent les nécessités matérielles de chaque jour.

Elle est partie. Puisse sa bonne étoile l'accompagner partout où elle ira! plaise à Dieu qu'elle rencontre, partout où elle se fera entendre, un auditoire capable de goûter son magnifique talent! A. M.

FEUILLETON.

LA CAPE ET L'EPÉE.

SECONDE PARTIE.

LA TOISON D'OR

XXXV (Suite)

Ce fut Coquelicot qui le premier l'aperçut.

—Et Dieu me pardonne! cria-t-il, c'est ce petit Anguillet!

L'enfant arriva sur lui en un instant, pâle, tout déchiré par les ronces et les halliers qu'il avait traversés, hâve, épuisé, haletant. Le cheval tremblait sur ses jarrets. On l'entoura.

En quelques mots qui avaient peine à sortir de sa gorge desséchée, l'Anguillet raconta ce qu'il avait vu. Une pâleur mortelle se répandit sur le visage de Mlle de Montluçon; un éclair de joie brilla dans les yeux de M. de Chivry.

—Chez les Turcs.... lui! Montestruc! cria M. de Saint-Ellix.

Il brisa le cachet du pli que Hugues lui avait remis.

—Voyez! reprit-il en passant à Orphise le papier dont il avait pris connaissance, c'était pour acquérir une renommée qui le rendît plus digne de vous qu'il a tenté cette folie!

Des larmes parurent entre les paupières d'Orphise qui, n'y voyant plus, ne put aller jusqu'au bout.

—Ah! le sauver! le sauver à tout prix! s'écria-t-elle, s'il le faut, ce soir je serai au camp de Kuprili et, s'il doit périr, il ne périra pas seul!

Loudéac échangea un regard avec César. L'heure approchait où il leur paraissait à tous deux qu'on pourrait faire usage de la lettre du roi.

La princesse Mamiani, les yeux sombres, réfléchissait. Quoi! tant d'efforts, un dévouement absolu, tous les périls encourus, toutes les trames déjouées, et celui pour qui tous les sacrifices lui avaient été possibles mourrait!

Le marquis parlait de réunir quelques hommes déterminés, de se mettre à leur tête, de fondre sur le camp turc, de passer de vive force sur le ventre de ses gardiens et d'enlever le prisonnier.

—Et il aura la tête tranchée avant que vous ayez le temps de franchir le fossé du camp, dit Kadour.

La princesse frissonna. Mlle de Montluçon arrêta ses yeux sur ceux de l'Arabe.

—Ainsi, tu crois qu'on ne peut rien faire, rien tenter?

—Je ne dis pas cela.

—Moi, je dis le contraire, répliqua Coquelicot.

La rentrée se fit silencieusement et tristement. Chacun causait avec ses pensées. Une joie cruelle débordait de l'âme de M. de Chivry; une douleur amère remplissait celle de la princesse. Des pulsations profondes faisaient battre le cœur d'Orphise.

Loudéac se pencha à l'oreille de César:

—Mlle de Montluçon ne dit rien. Méfie-toi, murmura-t-il; femme qui se tait, femme qui médite.... Il y a quelque projet sous roche.

De retour en effet dans la maison où elle avait pris gîte, Mlle de Montluçon s'enferma chez elle.

—Veille sur la cage, poursuivit Loudéac, l'oiseau pourrait s'envoler.

Chivry courut chez M. le duc de la Feuillade avec lequel, à la cour, il avait noué des relations d'amitié et qui, dans l'armée, était le premier après M. de Coligny. Il lui parla sur le ton du badinage de l'exaltation romanesque d'une jeune femme qui, trop nourrie de comédies espagnoles, voulait étourdiment se faire l'héroïne d'une aventure. Or, il avait mission de veiller sur elle et son devoir lui ordonnait de l'en empêcher.

Puis, en souriant, il exhiba la lettre du roi et la mit sous les yeux du duc de la Feuillade.

A la vue de la signature du Roi-Soleil qu'il était habitué à considérer comme un dieu, le courtisan s'inclina.

—Que puis-je pour vous rendre aisée l'obéissance que vous devez aux ordres du roi, dit-il.

—Mettez à ma disposition quatre hommes et un caporal.

Le duc eût requis les quatre régiments de la petite armée pour complaire à un homme qui représentait S. M. Louis XIV; il se confondit en offres de services.

M. de Chivry remercia M. de la Feuillade, lui assura que quatre grenadiers lui suffisaient et, à la tête de sa petite escouade, reprit le chemin du logis où campait Mlle de Montluçon. Deux minutes après, les quatre grenadiers étaient placés en sentinelle aux quatre angles de la maison avec ordre de n'en laisser sortir personne.

Mlle de Montluçon était en train de tout préparer pour sa fuite. Rien ne lui paraissait plus naturel que de se rendre à cheval au camp du grand-visir sous la conduite de deux écuyers. A quoi servirait d'aimer, si ce n'est à braver tous les dangers.

D'une fenêtre dont le rideau était à demi soulevé, elle aperçut l'ombre des grenadiers et reconnut M. de Chivry qui, dans la vague obscurité du soir, indiquait aux sentinelles la place qu'elles devaient occuper.

Un flot de sang monta à ses joues. Elle prisonnière! Etait-ce bien possible? Orphise voulut avoir sur l'heure l'explication de ce mystère et fit prier M. de Chivry de monter chez elle.

—Que veut dire ceci? dit-elle dès qu'il se montra.... Est-ce contre moi que vous déployez ce beau luxe de précautions?...

—Non pas contre vous, belle cousine, mais pour vous.

—Point de phrases, encore moins de madrigaux, s'il vous plaît.... des faits.... Ces sentinelles que je vois là y sont-elles pour repousser quelque attaque que vous prévoyez?

—Contre des attaques mon bras suffit.

—Dois-je croire alors que si j'avais fantaisie de m'éloigner, elles sont chargées de m'en empêcher?

—Elles sont là du moins pour empêcher une imprudence.

—Vous y mettez de la franchise!.... J'aime mieux cela. Ainsi, je ne suis pas libre d'aller et de venir à mon gré?

—Cela dépend de l'usage que vous voulez faire de votre liberté.

—Voilà qui est plaisant!.... Et pourquoi cela?

—Parce qu'on a peur qu'une folle sortie vous n'alliez trop loin.

—Ah! vous supposez que.... Au fait, pourquoi nierais-je que telle soit mon intention? De quel droit maintenant s'y opposerait-on?

—Ce droit, le voici.

César, toujours poli, tira de sa poche en souriant la lettre du roi et la présenta tout ouverte à sa cousine.

—Ah! dit-elle, je suis donc prisonnière et ma garde vous est confiée?

—Et cette douce mission, je la remplirai avec un zèle auquel plus tard vous rendrez justice.

—Je ne le crois pas!

—Souvent femme varie! murmura César, qui ne pouvait pas s'empêcher d'être impertinent jusque dans sa politesse.

—Brisons-là. Je ne suis pas une Bradamante pour lutter contre vos sentinelles; mais puis-je savoir au moins s'il me reste encore le droit de recevoir qui bon me semble?

—Oh! belle cousine, cette maison n'est point un cachot!

—Mais si, puisqu'il y a un geôlier.

César se mordit les lèvres, et Mlle de Montluçon le congédiant du regard:

—Je ne vous retiens plus, monsieur le comte, je sais trop le respect que je dois à Sa Majesté pour ne pas me soumettre à ses ordres.... C'est au Louvre que nous reprendrons cet entretien.

M. de Chivry s'inclina froidement et sortit.

Peu d'instants après, Kadour qu'une femme de Mlle de Montluçon avait prévenu était auprès d'elle. L'Arabe, pâle sous sa peau bistrée, se tenait debout devant Orphise. Un léger tremblement agitait ses lèvres.

—Si je t'ai bien compris, dit Orphise, tu as le projet de tout essayer pour sauver ton maître?

—Tout.

—Tu es un brave cœur.

—Je ne sais pas. J'ai le cœur d'un homme qui aime et qui hait!

—Ce sont les bons. Si j'étais libre, tu ne partirais pas seul....

—Ah! vous aussi! Une colombe dans ce nid de vautours!

—Mais je suis prisonnière, enchaînée ici.... Tiens! vois ces soldats.... ils me gardent!

—Tant mieux!... là-bas, c'est l'enfer!

—Tu y cours bien, toi?

—Moi, je n'y trouverai pas d'autre péril que la mort.

—Si je ne peux pas t'y suivre, je veux du moins te venir en aide dans ton projet. L'or ne te sera peut être pas moins utile que le fer. Tiens, prends....

Mlle de Montluçon ouvrit un coffret et en tira des diamants et des perles qu'elle mit dans les mains de Kadour.

—Avec cela, continua-t-elle, on endort la vigilance, on corrompt la vertu, on assoupit la haine, on ouvre les cadenas, on brise les fers, on fait tomber les murailles.

Kadour, froidement, replaça dans la main d'Orphise les richesses qu'elle avait tirées du coffret, et, secouant la tête:

—Le tigre n'a que sa ruse, le lion que son courage, quand ils se mettent en chasse.... Ainsi ferai-je! Et comptez que si je ne réussis pas, rien ne réussira.

—Va donc et reviens avec lui!

—Et si je le sauve, aimerez-vous un peu le pauvre esclave qui n'a que sa vie à donner et qui la donnera peut être?

—Je mettrai ma main dans la sienne, il sera mon ami, et je lui dirai: Que veux-tu?

Les yeux de l'Arabe lancèrent deux éclairs.

—Alors si vous ne le revoyez pas, lui, c'est que moi je serai mort.

XXXVI

Les gouttes d'eau.

La nuit était tout à fait venue lorsque Kadour, à cheval, sortit des lignes françaises pour s'enfoncer dans la campagne. Des nuées qui couraient dans le ciel étoilé où s'échancrait le croissant de la lune faisaient traîner de grandes ombres sur la terre; on n'entendait pas d'autres bruits que le hennissement des chevaux attachés au piquet ou les aboiements des chiens qui hurlaient çà et là au travers des ruines.

Deux compagnons suivaient Kadour: avec eux marchaient deux autres cavaliers, l'un avait la tournure et la taille d'un adolescent, l'autre était un enfant. L'enfant, c'était l'Anguillet, qui servait de guide à cette petite troupe; un vif rayon qui tomba sur le visage de son voisin eût permis de reconnaître dans ses traits charmants et pâlis ceux de la princesse Mamiani, qui pour la circonstance avait revêtu les habits d'un page.

Quant aux deux compagnons fermes sur leurs étriers, c'étaient Coquelicot et M. de Saint-Ellix.

Arrivés sur un tertre d'où l'on pouvait distinguer à l'horizon les feux allumés par l'armée turque, les cinq voyageurs qui composaient cette petite expédition s'arrêtèrent pour tenir conseil.

Avez vous réfléchi? dit la princesse au marquis.

—Et vous, madame, avez vous songé?

—Moi? A quoi bon! répondit elle, tandis qu'un sourire éclairait son visage.

—Eh bien! moi, j'irai où vous allez.

Il caressa de la main la crinière de son cheval et la regardant:

—C'est tout de même singulier.... et il faut véritablement que vous m'ayez ensorcelé, reprit-il; me voilà en campagne dans un pays sauvage sans autre but que celui de délivrer un garçon que j'ai voulu faire pendre et qui a l'impertinence de se faire aimer!... Comme c'est logique!

La princesse lui prit la main dans l'ombre claire de la nuit et la lui serra.

—Vous savez bien qu'après lui, vous êtes l'être que j'aime le plus au monde.

—Madame, quand on n'est pas le premier, la place n'y fait rien!

Il se tourna résolument vers Kadour:

—Voyons, explique-nous ton plan, tête de buis!

—Je n'en ai pas.

—Alors, comment veux-tu réussir?

—Il y a Dieu!

—Moi qui suis bête, dit Coquelicot, j'ai une idée... Elle doit être absurde... je vais vous la donner pour ce qu'elle vaut.

Il leva la main, comptant ceux qui l'entouraient du bout du doigt:

—Nous voilà cinq en tout, réunis dans la même pensée et pour une même expédition, reprit-il; pour réussir par la ruse, c'est trop; pour réussir par la force, ce n'est pas assez. Cinq personnes qui arrivent ensemble chez les Turcs, sans avoir la mine de marchands ou de coquins, c'est fait pour éveiller des soupçons. Les soupçons en campagne, les dangers suivent, et ce qu'on m'a raconté de la justice turque me fait croire que le danger est toujours voisin de la mort. Donc, voici mon avis: nous allons nous diviser en trois bandes. Kadour qui est presque Turc, étant Arabe, et qui s'entend à parler le baragouin de ces gens-là, prendra avec lui Mme la princesse qui s'engage là dans une méchante aventure, grosse de hasards.

Coquelicot venait de tourner les yeux vers la princesse; c'était comme un appel suprême à de nouvelles réflexions.

—Passons, dit-elle.

—La chose étant bien décidée, reprit Coquelicot, et Kadour pouvant causer avec cette légion de diables aura mieux qu'aucun de nous occasion de vous venir en aide, au cas où l'on voudrait vous regarder de trop près.

—C'est bien, répondit Kadour, j'aurai la langue d'un serpent et la main d'un homme.

—Moi, je garde l'Anguillet. Il s'est frotté à ces bandits et sait par où on peut entrer dans leur repaire. Nous ferons là-dedans un métier de renards et de rats, rampant, glissant et furetant, et ce sera bien le diable, si nous ne découvrons pas le coin où ils ont enfermé mon maître.

—Et moi? dit le marquis, qu'est-ce que je fais dans tout cela?

—Vous, monsieur, vous n'entrez pas au camp.

—Par exemple!

—Je me méfie de certaines vivacités qui sont dans vos habitudes; des impatiences vous démangeront, auxquelles vous céderez, et qui auront pour conséquence de mettre le bourreau à nos trousses. Foin de cela! Pour un mot nous faire tous prendre dans un coup de filet, ce serait encore plus bête que moi! D'ailleurs, si nous venions à périr tous dans ce trou d'enfer, il est inutile que quelqu'un en porte la nouvelle à M. de Coligny.

—Pourquoi faire?

—Pour nous venger, monsieur.

—Ceci est une raison.

—Remarquez en outre, que vous n'aurez point à vous croiser les bras. A tout corps d'armée qui est en campagne il faut une réserve; vous serez cette réserve, une réserve de cavalerie. Cela rassure ceux qui marchent en avant. Il est utile que votre génie s'arrange pour nous découvrir des chevaux que vous aurez toujours en main dans quelque ravine, ou dans l'épaisseur d'un bois dont nous allons reconnaître les approches et vers où notre fuite se dirigera. Car ne l'oublions pas, c'est la fuite qui marquera la fin de cette aventure....

—La fuite ou la mort, dit Kadour.

—Cet animal a des façons d'arrondir mes phrases qui donnent le frisson! reprit Coquelicot.

—Il a raison, répliqua la princesse d'une voix tranquille; il faut toujours savoir où l'on va.

—Eh! parbleu, je le sais, mais ce n'est pas la peine de me le dire! s'écria Coquelicot.

—Un avertissement est toujours utile, ajouta le marquis moitié triste, moitié railleur. Quant à moi, il me répugne de ne pas marcher avec vous; c'est pourquoi je ne resterai en dehors du camp que si vous me l'ordonnez, madame.

—Je vous en prie, répondit Léonora; nous quitterons ce camp maudit, un à un, peut être, par des sentiers détournés, à pied; nous serons peut-être poursuivis,... des chevaux frais peuvent nous sauver! Vous serez la suprême espérance, qui sait! le salut!

—Alors vous le voulez?

—Je le veux.

—C'est bien; j'obéirai.

Sa voix tremblait un peu en prononçant ces trois mots; tout bas il ajouta:

—Savoir qu'un danger est là-bas, que vous y courez, et ne pas vous suivre! Ne dites jamais que je ne vous ai pas aimée!

Il toussa et affermissant sa voix:

A continuer.

☞ Si vous désirez la perfection en fait de café, achetez-le tout grillé et moulu rue du Camp No 5.

VAPEURS.

Le Lac.

ARRANGEMENT D'HIVER.

Steamers de la Malle des Etats-Unis entre Mandeville et la Nlle-Orléans.
[illegible]

Vicksburg.
[illegible]

OPELOUSAS.
Départ régulier tous les Mercredis à 5 h.
[illegible]

POUR LES OPELOUSAS.
[illegible]

FLETA.
[illegible]

Attakapas et Atchafalaya.
[illegible]

IDA.
Capt J. P. FORGAY. commis, F. H. BUCK.
[illegible]

Paquebot de la Nlle-Orléans, de la Côte, de Baton Rouge et du débarcadère de Waterloo.
[illegible]

Paquebot de la Côte et de Lafourche.
[illegible]

HENRY TETE.
[illegible]

MARY IDA.
[illegible]

Paquebot de la côte et de l'église Paloz. Trois fois la semaine.
[illegible]

ST. MARY.
[illegible]

COMPAGNIE D'ASSURANCE de la Nouvelle-Orléans.
Au coin des rues Canal et Camp.
QUINZIEME ETAT ANNUEL.
Conformément à sa charte, la compagnie publie l'état suivant de ses affaires:
[illegible]

J. TUYES, Président.
J. W. HINCKS, Secrétaire.
JOHN LEMONNIER,
[illegible]

Banque d'Epargne des Citoyens, GRUNEWALD HALL.
[illegible]

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.
PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS.
LIGNE POSTALE DE NEW-YORK AU HAVRE.
[illegible]

STEAMERS DU HAVRE
[illegible]

Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,
[illegible]

Steamers de la ligne White Star,
[illegible]

STEAMERS—STATE LINE.
[illegible]

Pour New York directement.
[illegible]

POUR VERA CRUZ.
[illegible]
CITY OF MEXICO.
CITY OF MERIDA.
CITY OF HAVANA.
[illegible]

Philadelphie via la Havane.
[illegible]

AGENTS DE L'ABEILLE
[illegible]

AUX MAITRES DE POSTE.
[illegible]

CHEMINS DE FER.
[illegible]

Chemin de Fer Pontchartrain.
[illegible]

Louisiane et du Texas, de Morgan.
[illegible]

ETAT DE SITUATION
Germania National Bank
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
[illegible]

ASSURANCES.

Commercial Insurance Company of New Orleans.
[illegible]

La Compagnie d'Assurance TEUTONIA
[illegible]

Home Mutual Insurance Company
DE LA NOUVELLE-ORLEANS.
[illegible]

ASSURANCES.

HUITIEME ETAT ANNUEL
—DU—
FACTORS' AND TRADERS' Insurance Company,
[illegible]

Compagnie d'Assurance du Peuple
[illegible]

Mutual Aid and Benevolent Life Insurance
[illegible]

Compagnie d'Assurance de l'Union
[illegible]

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands de la Nlle-Orléans.
[illegible]

Compagnie d'Assurance Mutuelle du Crescent.
[illegible]

Second Etat de Situation
[illegible]

Avis aux Contribuables.
[illegible]
JOHN T. DUFOUR.

Notice to the Public & Taxpayers.
[illegible]
JOHN T. DUFOUR.